

Éléments pour une biocritique

Gisèle Séginger

► **To cite this version:**

Gisèle Séginger. Éléments pour une biocritique. Flaubert. Revue critique et génétique, Institut des textes & manuscrits modernes (ITEM), 2015, Flaubert, les sciences de la nature et de la vie, 13, pp.1-13. hal-01304717

HAL Id: hal-01304717

<https://hal-upec-upem.archives-ouvertes.fr/hal-01304717>

Submitted on 20 Apr 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Gisèle Séginger

Éléments pour une *biocritique*

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Gisèle Séginger, « Éléments pour une *biocritique* », *Flaubert* [En ligne], 13 | 2015, mis en ligne le 06 juin 2015, consulté le 20 avril 2016. URL : <http://flaubert.revues.org/2439>

Éditeur : Institut des textes & manuscrits modernes (ITEM)

<http://flaubert.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://flaubert.revues.org/2439>

Document généré automatiquement le 20 avril 2016.

Flaubert est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Gisèle Séginger

Éléments pour une *biocritique*

- 1 La Correspondance des années 1850 défend l'idée d'une science de l'homme inspirée des sciences naturelles. En quête d'une nouvelle forme d'intelligibilité libérée des préjugés moraux et religieux, Flaubert fait de la vie un nouveau transcendantal par rapport auquel il légitime l'invention d'une littérature *exposante* : elle reposerait sur les mêmes principes d'indépendance que la critique dont il prône l'usage dans la science de l'homme. Cette réflexion mobilise des modèles de pensée, des théories, des métaphores empruntées aux sciences du vivant pour repenser la littérature, sans référence à des règles éternelles ni à des révolutions esthétiques et des écoles. Sa seule légitimité lui viendrait de sa dimension critique – *biocritique*, pourrait-on même dire –, en accord avec une logique du vivant qui rend le réel tellement instable qu'il devient insaisissable pour la connaissance : « tout passe, tout coule. La création est faite d'une matière ondoyante et fugace. » C'est Bouvard qui en fera le constat en réfléchissant sur l'histoire des espèces et la géologie¹. Contrairement à l'ironie voltairienne – qui révèle toujours un autre point de vue, la position du locuteur –, la critique inspirée de la méthode des sciences naturelles se fonde sur la conscience d'une historicité et d'une transcendance de la vie, d'une évolution inachevable, qui finit par rendre caduc tout savoir, dès lors qu'il est trop conclusif et qu'il prend les allures de la croyance ou de l'opinion.
- 2 À un second niveau, celui de notre propre analyse, la *biocritique* pourrait désigner une approche dynamique des rapports entre les savoirs du vivant et le texte, d'une part l'étude de l'hybridation des modèles de pensée, discours (dans les réflexions naturalistes de la Correspondance ou les textes de fiction), d'autre part l'étude de l'impact des savoirs du vivant sur la poétique et l'esthétique des œuvres. Il s'agirait d'étudier leur utilisation et leur fonction dans les textes d'un point de vue thématique, pragmatique (quels sont les effets visés ?) et formel (quels sont les processus de conversion, la productivité narrative ou poétique, le rôle structurant de ces savoirs ?), en tenant compte des enjeux idéologiques et rhétoriques, ces savoirs étant souvent impliqués dans des argumentations plus générales de nature philosophique, esthétique ou politique.

Faire de la critique comme on fait l'histoire naturelle

- 3 Flaubert emploie le terme « critique » pour désigner soit une activité d'analyse – ayant par exemple pour objet la littérature et l'esthétique –, soit pour désigner sa propre activité d'écriture, une manière de ressaisir les représentations et discours préexistants, de les mettre en scène pour en *exposer* les travers sans expliciter néanmoins de jugement : « Je tourne beaucoup à la critique, dit-il à propos de *Madame Bovary*. Le roman que j'écris m'aiguise cette faculté. – Car c'est une œuvre surtout de critique, ou plutôt d'anatomie »². Dans les deux cas (l'analyse ou l'écriture), le modèle de référence est naturaliste.
- 4 L'une des rares fois où il se projette en critique littéraire³, en 1853 – l'année où paraît le premier grand livre de Taine qui théorise la formation de l'œuvre comme organisme⁴, l'influence de la race, du sol et du climat, de la société sur l'homme en général et sur l'artiste en particulier (La Fontaine), et qui cite Geoffroy Saint-Hilaire ainsi que Paul Broca et la société d'anthropologie pour justifier l'application de principes naturalistes à l'étude de l'homme et de la littérature –, Flaubert imagine une *Histoire du sentiment poétique en France* qui révolutionnerait la critique par sa méthode *transformiste* :

Il faut faire de la critique comme on fait de l'histoire naturelle, avec absence d'idée morale. Il ne s'agit pas de déclamer sur telle ou telle forme, mais bien d'exposer en quoi elle consiste, comment elle se rattache à une autre et *par quoi* elle vit (l'esthétique attend son Geoffroy Saint-Hilaire, ce grand homme qui a montré la légitimité des monstres). Que l'on commence ainsi je suppose : la première idée de Dieu étant donnée (la plus faible possible), le premier sentiment poétique naissant (le plus mince qu'il soit), trouver d'abord sa manifestation, et on la trouvera aisément chez l'enfant, le sauvage, etc. Voilà donc un premier point. Là, vous établissez déjà des rapports. Puis, que l'on continue, et en tenant compte de tous les contingents relatifs, climat, langue, etc.⁵.

- 5 Comme Balzac, qui concilie dans l'Avant-propos de *La Comédie humaine*, son admiration pour Cuvier et celle qu'il voue à Geoffroy Saint-Hilaire, malgré leur différence de perspective (le premier est fixiste, le second transformiste) et malgré leur querelle retentissante en 1830, Flaubert défend sa méthode critique en se réclamant tour à tour de l'un et de l'autre : Étienne Geoffroy Saint-Hilaire pour l'unité de composition, pour le « principe des connexions » (un élément ne peut être étudié qu'en rapport avec les éléments voisins) et pour l'idée d'une transformation conçue comme marche progressive⁶ ; Cuvier pour ce « regard rétrospectif » qui faisait déjà l'admiration de Balzac parce que, grâce à lui, le paléontologue « a repeuplé mille forêts de tous les mystères de la zoologie avec quelques fragments de houille, a retrouvé des populations de géants dans le pied d'un mammoth. »⁷ Dans une lettre du 7-8 juillet 1853 Flaubert mentionne Cuvier en déformant sa théorie et en l'articulant à celle de son adversaire, de manière invraisemblable sur le plan épistémologique, puisque la thèse cuviériste des cataclysmes est incompatible avec l'unité de composition. La paléontologie éclectique qu'il imagine ainsi devient le modèle d'une étude impartiale de l'histoire des civilisations et des idées :

Qui est-ce qui a, jusqu'à présent, fait de l'histoire en naturaliste ? A-t-on classé les instincts de l'humanité et vu comment, sous telle latitude, ils se sont développés et *doivent* se développer ? Qui est-ce qui a établi scientifiquement comment, pour tel besoin de l'esprit, telle forme doit apparaître, et suivi cette forme partout, dans les divers règnes humains ? Qui est-ce qui a généralisé les religions ? Geoffroy Saint-Hilaire a dit : le crâne est une vertèbre aplatie. Qui est-ce qui a prouvé, par exemple, que la religion est une philosophie devenue art, et que la cervelle qui bat dedans, à savoir la superstition, le sentiment religieux en soi, est de même matière partout, malgré ses différences extérieures, correspond aux mêmes besoins, répond aux mêmes fibres, meurt par les mêmes accidents, etc. ? Si bien qu'un Cuvier de la Pensée n'aurait qu'à retrouver plus tard un vers ou une paire de bottes pour reconstituer toute une société et que, les lois en étant données, on pourrait prédire à jour fixe, à heure fixe, comme on fait pour les planètes, le retour des mêmes apparitions. Et l'on dirait : nous aurons dans cent ans un Shakespeare, dans vingt-cinq ans telle architecture⁸.

- 6 Cuvier ne sera par la suite évoqué qu'une seule fois dans la Correspondance, à l'époque où Flaubert écrit l'épisode ironique du chapitre III de *Bouvard et Pécuchet* : les deux personnages sont tellement imbus de Cuvier que Bouvard, en hypoglycémie, finit même par avoir une hallucination de cataclysme⁹. Dans la lettre de 1853, Flaubert évoque un Cuvier « poète », qui « réveille le néant », selon les termes de Balzac¹⁰. Mais son étrange rêverie qui concilie métamorphose et classification, qui glisse du transformisme de Geoffroy Saint-Hilaire au fixisme de Cuvier aboutit à une pensée du temps circulaire – une dynamique éternelle –, qui n'est ni de l'un ni de l'autre : « le retour des mêmes apparitions » manifeste une pensée cyclique, fréquente dans les textes de Flaubert, et déjà présente dans la première *Éducation sentimentale*. Elle s'alimente tout à la fois à la pensée antique du temps, inspirée du modèle astronomique des cycles cosmiques¹¹, à la philosophie matérialiste de Sade, et à l'idée des « *corsi et ricorsi* » de Vico, probablement lu par Flaubert dès l'époque où il était l'élève de Chéruel, lui-même disciple de Michelet qui, en 1827, avait donné une traduction assez libre de la *Scienza nuova*, sous le titre *Principes de la philosophie de l'histoire*. L'idée de *corsi et ricorsi* garantit à l'histoire une régularité, une unité qui lui procurent une intelligibilité impersonnelle et une ouverture infinie. Mais on peut être étonné de voir que cette idée laisse aussi rêver à une science prédictive¹², ambition typiquement comtienne¹³. Or, Flaubert se moquait volontiers de cette philosophie¹⁴ comme de toute pensée trop conclusive sur le devenir de l'humanité et du monde. Bouvard et Pécuchet en incarneront par la suite quelques-uns des travers. Mais dans les années 1850, il veut surtout qu'on apprenne à traiter l'histoire et l'homme avec l'impartialité des sciences naturelles, en tenant compte d'une logique du vivant impersonnelle, non dogmatique, ce qui le conduit à relativiser le rôle des individus :

La volonté individuelle de qui que ce soit n'a pas plus d'influence sur l'existence ou la destruction de la civilisation qu'elle n'en a sur la pousse des arbres ou la composition de l'atmosphère. Vous apporterez, ô grand homme, un peu de fumier ici, un peu de sang là. Mais la force humaine, une fois que vous serez passé, continuera de s'agiter sans vous. – Elle roulera votre souvenir avec toutes ses autres feuilles mortes. Votre coin de culture disparaîtra sous l'herbe, votre peuple sous d'autres

invasions, votre religion sous d'autres philosophies. Et toujours, toujours, hiver, printemps, été, automne, hiver, printemps, sans que les fleurs cessent de pousser et la sève de monter¹⁵.

7 Penser le retour régulier et automatique du même, c'est alors la garantie d'une scientificité. Si l'idée flaubertienne de « retour » s'inspire des « *corsi et ricorsi* » et de la pensée antique des cycles, toutefois dans *L'Éducation sentimentale* de 1845 la pensée cyclique est infléchie en un sens beaucoup plus dynamique grâce à un autre modèle de cycle plus moderne : l'organicisme, très répandu depuis la fin du XVIII^e siècle¹⁶, et déjà utilisé pour interpréter le temps historique par Herder, dont l'ouvrage *Idées sur la philosophie de l'histoire* a été traduit en 1834 par Quinet. L'artiste Jules, à un moment où il renonce à la passion, à l'exaltation, au romantisme, se convertit à l'étude, à l'impersonnalité. Abandonnant tout point de vue idéologique contrairement aux historiens de son époque, il adopte il observe les « retours périodiques des mêmes crises et des mêmes idées, dans cette combinaison de ce que l'on appelle effet et de ce que l'on appelle cause, si bien qu'on jurerait que tout cela a été coordonné d'avance, puisque c'est comme un organisme complet qui va se développant toujours et fonctionnant sans cesse, sous des apparences régulières¹⁷. » Porte-parole de Flaubert dans ce roman qui théorise l'impersonnalité mais ne l'applique pas tout à fait, Jules concilie la pensée cyclique antique (« retours périodiques ») et une pensée du développement, de l'unité et de la variété, très marquée par la lecture de Geoffroy Saint-Hilaire et de sa tératologie :

À mesure qu'il avança dans l'histoire, il y découvrit tout à la fois plus de variété et plus d'ensemble ; ce qu'elle a, au premier coup d'œil, de heurté, de confus, disparut graduellement, et il entrevit que le monstrueux et le bizarre avaient aussi leurs lois comme le gracieux et le sévère. La science ne reconnaît pas de monstre, elle ne maudit aucune créature, et elle étudie avec autant d'amour les vertèbres du serpent boa et les miasmes des volcans que le larynx des rossignols et que la corolle des roses ; la laideur n'existe que dans l'esprit de l'homme, c'est une manière de sentir qui révèle sa faiblesse, lui seul est capable de la concevoir et de la produire ; et sans cette infirmité ou cette faculté, pourquoi donc se pâmerait-il d'aise devant la Beauté quand il la rencontre ? Mais la nature en est incapable, tout en elle est ordre, harmonie, les rochers arides sont beaux, les champs couverts de blé sont beaux, belle est la tempête, belles sont les forêts, les araignées ont leur beauté, les crocodiles ont la leur, comme les hiboux, comme les singes, comme les hippopotames et les vautours. Couchés dans leur antre, enfouis dans leur fange, hurlant sur leur proie, sautant dans leurs forêts, nageant dans leurs océans, ne sont-ils pas, comme les cigognes qui volent dans les cieux et les cavales qui bondissent dans les prairies, tous sortis du même sein, chantant le même cantique, retournant au même néant, rayons du même cercle qui convergent vers le même centre ? Il tâchait de saisir la même harmonie dans le monde moral, et sans s'effrayer de rien, il étudiait le criminel, l'ignoble, le grossier et l'obscène, toutes ces nuances de ce qui nous effraie ou nous dégoûte, et il les posait en face du grand, du digne, du vertueux et de l'agréable, pour voir comment ils en diffèrent et admirer leurs points de contact quand il y en a¹⁸.

8 Les araignées, les vautours ont une beauté et l'artiste savant ne se détourne pas de l'obscène, de ce qui nous dégoûte : la tératologie de Geoffroy Saint-Hilaire légitime l'invention d'une autre conception du Beau. Il y a déjà dans cette réflexion esthétique l'idée d'une beauté de la laideur et de la violence : les fleurs du mal sont possibles et font aussi partie de la nature. *Madame Bovary* et *Salammbô* témoignent de cette esthétique nouvelle. La médiocrité, les perversions morales, et les charognes sont des sujets possibles pour une littérature « exposante » qui emprunte ses méthodes à la science : non pas juger et conclure, mais montrer, étudier.

9 Malgré les tensions épistémiques entre des pensées diverses voire divergentes, la condensation des modèles empruntés à des théories et des disciplines différentes atteint un objectif : Flaubert pense à la fois une évolution esthétique et la possibilité d'une science de l'homme. Celle-ci aura pour but de réintégrer l'homme parmi les autres êtres vivants¹⁹ et de retourner la perspective : il s'agira d'étudier, dit-il dans une lettre de 1853, d'abord ses « produits » et de « connaître les effets pour remonter à la cause. »²⁰ L'homme ne sera plus traité comme une essence ou une âme à partir d'idées *a priori* ; il sera abordé à partir de ses « produits », c'est-à-dire des civilisations, gouvernements, religions, littératures, étudiés pour leur part dans leur formation et leurs transformations comme des organismes vivants dans une temporalité et un milieu.

10 Redéfini comme « critique » et « littérature exposante », le roman contribue d'une certaine manière à la naissance de cette science de l'homme sans préjugés moraux ni religieux dont Flaubert a élaboré l'idée dans *L'Éducation sentimentale* de 1845 et dans la Correspondance, en

se référant aux sciences naturelles, à l'anatomie, à la physiologie, c'est-à-dire aux disciplines impliquées diversement dans l'étude du vivant et qui assurent la promotion de nouveaux modèles d'intelligibilité – organisme, développement, évolution – dont le caractère général favorise une circulation interdisciplinaire comme en témoigne l'usage flaubertien. Il faut signaler la modernité de cette réflexion dans les années 1850 où il n'était pas encore question de sciences humaines. Il faut d'ailleurs attendre 1859 pour que Paul Broca fonde, dans une perspective de sciences naturelles, la Société d'anthropologie de Paris, dont l'objet d'étude se limite d'ailleurs aux aspects physiques²¹, ce qui n'est pas la voie tracée par Flaubert pour cette science qu'il est l'un des premiers à appeler une « science de l'homme²². » Selon lui, le plus urgent est de libérer l'étude de l'homme de la distorsion d'un anthropocentrisme dont il perçoit le caractère foncièrement archaïque et religieux. Replacer l'homme parmi les êtres vivants naturels est une révolution épistémologique nécessaire et urgente aux yeux de Flaubert qui est confronté directement à la censure morale et aux préjugés religieux de son temps (le procès Bovary en témoigne). Il insiste sur la caution scientifique de l'approche *critique* qu'il imagine : « On va se mettre à étudier les idées comme des faits, et à disséquer les croyances comme des organismes », dit-il en évoquant Pierre Lanfrey, Renan et Maury. Cette nouvelle approche fera l'objet d'une virulente attaque de la part de Monseigneur Dupanloup, dans son *Avertissement à la jeunesse et aux pères de familles sur les attaques dirigées contre la religion par quelques écrivains de nos jours*, qu'il publie en 1863 pour s'opposer à la candidature de Littré à l'Académie française. Il résume de manière polémique la position du positiviste :

Tout se réduit donc chez l'homme à la matière organisée, au jeu des organes matériels ; l'homme est un animal un peu mieux organisé que les autres animaux. Âme, esprit, idée, jugement, amour, entendement, raison, société, M. Littré matérialise tout.

En un mot : « L'homme, dit-il, est un ANIMAL, mammifère, de l'ordre des primates, famille des bimanés, caractérisé taxinomiquement par une peau à duvet ou à poils rares, etc. (Art. *Homme*) »²³

11 Même si plus tard, dans les années 1870, Flaubert prendra ses distances par rapport aux excès du positivisme français trop physiologiste et matérialiste²⁴, coupable d'une nouvelle forme de dogmatisme, dans les années 1850 il veut généraliser une méthode dont il voit l'efficacité dans l'étude des religions et du mysticisme (chez Renan et Maury), dans l'historiographie (chez Lanfrey). Quelques-unes de ses lettres, à la manière de Taine, en esquissent donc les applications possibles, et il appelle de ses vœux son extension à la psychologie (« L'anatomie du cœur humain n'est pas encore faite²⁵ ») et à l'étude des œuvres littéraires : « La critique littéraire me semble une chose toute neuve à faire (et j'y converge, ce qui m'effraie). Ceux qui s'en sont mêlés jusqu'ici n'étaient pas du métier. Ils pouvaient peut-être connaître l'anatomie d'une phrase, mais certes ils n'entendaient goutte à la physiologie du style²⁶.

12 Faire de la critique comme on fait des sciences naturelles, c'est manifester un « sens historique »²⁷, ajoute Flaubert. Lorsque les faits et les idées sont traités « comme des organismes », les rapports et la dynamique (formation, transformation) importent davantage que la signification. Résumons : la *biocritique* dont Flaubert esquisse la méthode se caractérise par le refus des préjugés, de l'anthropocentrisme, de toute visée « probante », au profit d'une perspective critique fondée sur le « sens historique », d'une analyse dont le but est de mettre au jour le mouvement. Sans chercher à saisir un sens discursif, elle étudie des rapports, elle tient compte de l'historicité et du contexte ou du milieu. Flaubert demande aux sciences naturelles une « méthode » qui lui permette d'atteindre à cette « manière absolue de voir les choses²⁸ », qu'il admire par ailleurs chez Homère ou Shakespeare, et que le style parvient à recréer avec ses effets d'impassibilité :

Quand on aura, pendant quelque temps, traité l'âme humaine avec l'impartialité que l'on met dans les sciences physiques à étudier la matière, on aura fait un pas immense. C'est le seul moyen à l'humanité de se mettre un peu au-dessus d'elle-même. Elle se considérera alors franchement, purement, dans le miroir de ses œuvres. Elle sera comme Dieu, elle se jugera d'en haut. Eh bien, je crois cela faisable. C'est peut-être, comme pour les mathématiques, rien qu'une *méthode* à trouver²⁹.

Entre science et philosophie : la notion de force

13 Si les écrits de jeunesse font une place aux questionnements religieux et philosophiques, si certains d'entre eux constituent un véritable cycle philosophique, selon Jean Bruneau³⁰, par contre, après *L'Éducation sentimentale* de 1845 qui déplace le centre de gravité de la pensée et de l'écriture de Flaubert vers les sciences naturelles, la métaphysique suscite la méfiance du romancier³¹. Elle aura sa place dans les errements de *La Tentation de saint Antoine*, et elle conduira Bouvard et Pécuchet à la tentation du suicide. Mais ce n'est pas condamner toute réflexion. En 1853, Flaubert définit d'ailleurs l'artiste comme « un triple penseur »³². Il cherche alors une modalité de la pensée moins assertive qu'il ne l'aurait voulue dans sa jeunesse, lorsqu'il définissait ainsi l'écriture : « s'emparer du monde, [...] sentir sa pensée naître, grandir, vivre, se dresser debout sur son piédestal, et y rester toujours »³³. Être un triple penseur, c'est pratiquer « le doute absolu », explique Flaubert. C'est un vitalisme naturaliste qui légitime ce scepticisme ; après-coup Flaubert en reconnaît les éléments dans l'évolutionnisme spencérien, à la fin des années 1870³⁴. Dès 1859, apparaît dans la correspondance la notion de « force »³⁵, centrale aussi chez Spencer. Mais cette notion était déjà avant Spencer très présente dans les pensées vitalistes du XVIII^e siècle et jusqu'au XIX^e siècle où on la retrouve chez Lamarck avec un sens différent par rapport au vitalisme spiritualiste d'un de Stahl³⁶. Dans *Hétérogénie*, en 1859, Félix Pouchet rappelle son ancienneté : sous des noms différents la notion de « force qui préside à tout mouvement organique » se trouve au XVI^e siècle chez Van Helmont (« Archée, *formarum ortus et spiritus vitae*), au XVIII^e siècle chez Stahl (« Âme »), chez Barthez (« Principe vital »), enfin chez Cuvier (« Radical de l'être »)³⁷. Toutefois, il remarque que, d'abord libre de toute liaison organique, le principe vital s'est finalement uni à la matière « pour lui imposer une période d'évolutions ». Pouchet pour sa part estime que ce principe a « tantôt sa sphère d'action dans le tissu ovarique, tantôt dans la matière organique amorphe ». Quoi qu'il en soit, il reconnaît « que dans l'un comme dans l'autre cas, sa puissance et son œuvre offrent d'aussi profondes ténèbres à notre intellect. »³⁸ Il insiste sur la particularité de sa propre conception de la force :

Nous ne voulons subir ni le joug du spiritualisme exagéré, ni celui du matérialisme plus ou moins ingénieusement déguisé : nous demandons seulement que l'on restitue à l'organisme sa véritable dignité, et nous ne voulons pas pour cela que l'on exhume de chimériques entités pour expliquer d'inexplicables phénomènes, mais qu'on reconnaisse une force organique distincte des forces purement physiques, cette force enfin que sur chaque feuillet de la création³⁹.

14 La force à l'origine de l'organisation demeure donc hors de la connaissance, comme elle le sera plus tard chez Spencer. Son livre *Premiers principes* témoigne d'une pensée moins finaliste que celle de Darwin. Spencer consacre d'ailleurs tout un chapitre à l'Inconnaissable, ce qui suscitera – au début des années 1870 – des réactions critiques de la part des positivistes français contre ce qu'ils estimeront être une dérive métaphysique de l'évolutionnisme⁴⁰. Mais à l'inverse, la réintégration du mystère au cœur même d'un système de pensée qui affiche une volonté synthétique ne manquera pas de séduire Flaubert.

15 L'année où paraît *Hétérogénie* (1859), dans les mois qui précèdent la lecture intégrale qu'il en fera pendant l'été 1860⁴¹, mais peut-être à un moment où il a déjà eu accès à quelques extraits, à moins qu'il ne se souvienne de cours anciens de Pouchet qui dès 1834 abordait la génération spontanée, ou de conversations plus récentes, Flaubert utilise lui-même la notion de force, pour concevoir une « science de l'homme » indépendante de tout dogmatisme :

je ne sais (et personne ne sait) ce que veulent dire ces deux mots : âme et corps, où l'une finit, où l'autre commence. Nous sentons *des forces* et puis c'est tout. Le matérialisme et le spiritualisme pèsent encore trop sur la science de l'homme pour que l'on étudie impartialement tous ces phénomènes⁴².

16 Même si Flaubert défend souvent le positivisme en politique par réaction aux événements⁴³ ou dans l'étude de l'homme, néanmoins il dit aussi fréquemment sa gêne à l'égard du matérialisme dogmatique. Or, la notion de « force » appartient à des pensées les plus variées, et c'est donc en définitive une notion assez souple et polysémique pour convenir à l'esprit

antidogmatique de Flaubert. Force primordiale, impliquée dans l'évolution, sans être ni une âme supérieure, ni strictement réductible à la matière périssable des corps, cette notion offre à Flaubert l'idée d'une troisième voie entre le matérialisme et le spiritualisme. C'est la voie d'un évolutionnisme définalisé (dont Flaubert reconnaîtra après coup les éléments chez Spencer), qui peut échapper au matérialisme strict tout en restant bien ancré dans un savoir positif, embryologique, qui implique une historicité du vivant. Grand penseur de la notion de « force » et d'un évolutionnisme philosophique, Spencer signalera d'ailleurs l'impact de l'embryologie sur la structuration de sa propre pensée⁴⁴. On a vu que bien avant la lecture de Darwin, Haeckel et Spencer, Flaubert a été lui-même marqué par la pensée organiciste, par des idées transformistes, et plus largement par une pensée du dynamisme universel (qui s'alimente à diverses sources). Elle s'allie à un monisme spinoziste qui a été l'un des « filtres » au travers duquel il abordera toujours le darwinisme⁴⁵.

17 Aussi est-il nécessaire de tenir compte de l'élaboration syncrétiste de la pensée de Flaubert, qui s'exprime d'ailleurs de manière fragmentée et discontinue dans la correspondance, et sur plus de trente ans. On est frappé par l'éclectisme des modèles utilisés, dont certains ne sont pas contemporains : les savoirs les plus modernes se mêlent à des idées plus anciennes, lorsque Flaubert, grand admirateur de l'antiquité, trouve dans les siècles antérieurs au christianisme, les éléments d'une réflexion moderne du temps et de l'évolution. Le recours à des pensées relevant d'épistémès différentes provoque parfois une hybridation étrange de la pensée et génère des représentations paradoxales. Ainsi en est-il de la rencontre entre les idées évolutionnistes contemporaines et certaines idées antiques comme celle du rythme qui fascine Flaubert.

18 En effet, contre l'idée du finalisme compromis avec une passion de la conclusion qu'il réprouve, Flaubert infléchit l'organicisme – prégnant dans bien des pensées du XIX^e siècle – dans le sens d'une pensée rythmique des échanges entre la vie et la mort. Il l'applique aussi bien aux organismes vivants, aux individus qu'aux gouvernements et aux sociétés : « La vie vient se replacer sur la mort ; elle fait pousser l'herbe dans les crânes pétrifiés », dit-il en 1846, et il imagine qu'il sera lui-même transformé après sa mort en un « guano supérieur⁴⁶ » ; en 1857, reprenant le mot clé de la pensée de Geoffroy Saint-Hilaire, « évolution »⁴⁷, il dévoile à Mlle Leroyer de Chantepie sa pensée transformiste de l'histoire : « C'est parce que je crois à l'évolution perpétuelle de l'humanité et à ses formes incessantes, que je hais tous les cadres où on veut la fourrer de vive force, toutes les formalités dont on la définit, tous les plans que l'on rêve pour elle. La démocratie n'est pas plus son dernier mot que l'esclavage ne l'a été, que la féodalité ne l'a été, que la monarchie ne l'a été. L'horizon perçu par les yeux humains n'est jamais le rivage, parce qu'au-delà de cet horizon, il y en a un autre, et toujours ! Ainsi chercher la meilleure des religions, ou le meilleur des gouvernements, me semble une folie niaise. Le meilleur, pour moi, c'est celui qui agonise, parce qu'il va faire place à un autre »⁴⁸ ; en 1870, la guerre lui inspire cette réflexion désenchantée sur la lutte des races, teintée de darwinisme : « Les Latins sont finis ! Maintenant c'est au tour des Saxons, qui seront dévorés par les Slaves. Ainsi de suite. »⁴⁹ Évolution et répétition : les réflexions de Flaubert oscillent entre deux logiques. Elles s'articulent parfois grâce à la conception du rythme, qui procède de la différenciation et de la confrontation entre des forces opposées. Avant que d'être récupérée par l'évolutionnisme spencérien, l'idée de rythme renvoie à l'antiquité⁵⁰, et elle est liée à la conscience d'une impermanence, dont la célèbre formule d'Héraclite est emblématique : « tout s'écoule » (*panta rhei*), reprise dans *Bouvard et Pécuchet* pour contrer la croyance en une Vérité. L'avant-texte de *Salammô* montre l'importance d'Héraclite pour Flaubert : le philosophe grec l'aide à penser un dynamisme définalisé et la conciliation entre évolution et répétition. En marge d'un brouillon sur la religion carthaginoise et ses significations, surgit cette réflexion qui dévoile la logique du roman dans son ensemble et de l'Histoire elle-même : « la vie et la mort – d'une génération incessante et d'une destruction sans fin travaillant ensemble quoique ennemies – antagonisme qui était un éternel hymen »⁵¹. Un autre folio renvoie directement à Héraclite et à sa conception dynamique de l'unité liée à l'opposition : « Tout meurt pour l'accomplissement de l'unité et tout renaît en elle. Au sein de l'unité, il faut

que la multiplicité éclate – toute chose naît de l’opposition. Il n’y aurait pas de génération sans la guerre (Héraclite) : ce qui s’oppose tend à l’accord. L’harmonie résulte de l’opposition de l’unité à elle-même. Tout cela coule comme un fleuve »⁵². C’est dans le contexte d’une telle réflexion que surgit l’expression « force suprême infinie » : « La mort et la vie, la destruction et l’enfantement, la douleur et la joie, tout s’égalisait, tout s’absorbait, dans le feu, dans une force suprême infinie, inaccessible à la pitié et indifférente à la vertu⁵³ ». C’est donc un dynamisme héraclitéen avant que d’être vitaliste ou évolutionniste qui fournit à Flaubert le moyen de penser l’infini et le rythme, par-delà l’opposition de la matière et de l’esprit, et en évacuant à la fois l’idée de finalité (défendue par les spiritualistes) et l’idée de progrès, défendue par les positivistes. Chez Héraclite, la dynamique qui équilibre les oppositions fait la cohésion du monde, et évite la dispersion de ses éléments. Le philosophe imagine d’ailleurs à l’origine du monde non une matière inerte mais une force : le feu, créateur de toute chose, élément immatériel qui impulse le mouvement⁵⁴. Entre le matérialisme et le spiritualisme, la « force » permet de concevoir un évolutionnisme, repensé philosophiquement à la fois en marge et en rupture par rapport au contexte matérialiste et physiologique où il s’est d’abord développé au XIX^e siècle. La « force » manifeste dans les corps, les esprits et les productions de l’homme (politiques, religieuses, artistiques) la présence d’une logique abstraite et impersonnelle, à la fois au cœur du monde et supérieure à toute volonté particulière, ancrée dans les êtres vivants, et irréductible à leur matérialité, supérieure et pourtant sans référence à l’existence d’un au-delà métaphysique. Dynamique interne au monde, elle génère différenciation et unité. Elle est essentielle pour l’« harmonie de choses disparates » dont Flaubert découvre la puissance et la beauté en Orient, dans le cimetière de Jaffa où se côtoient la vie et la mort, où le parfum des citronniers se mêle à la puanteur des cadavres⁵⁵. Le beau se redéfinit d’ailleurs aussi en termes de « force »⁵⁶, comme une puissance vitaliste et génésique, intérieure au langage et qui unit fond et forme si bien que la phrase elle-même devient un organisme vivant : « Les chevaux et les styles de race ont du sang plein les veines, et on le voit battre sous la peau et les mots, depuis l’oreille jusqu’aux sabots. La vie ! la vie ! bander tout est là ! »⁵⁷

Poétique et épistémologie

- 19 Dans les années 1850, tandis qu’il réfléchit sur l’invention d’une science de l’homme naturaliste, Flaubert imagine cette nouvelle forme de littérature qui aura « les allures de la science » et sera « *exposante* »⁵⁸. Il tire un coup de chapeau à l’étude de mœurs balzacienne avec le sous-titre qu’il donne à *Madame Bovary* : « mœurs de province », et c’est bien un « milieu » social qu’il représente dans l’œuvre avec ses espèces et ses luttes. Toutefois il donne à son roman une nouvelle dimension par rapport à l’étude de mœurs afin d’éviter le travers qu’il reproche à Balzac : l’adoption d’un point de vue, le positionnement idéologique⁵⁹. En janvier 1854, rappelons que ce sont les termes « critique » et « anatomie » qui désignent la spécificité de *Madame Bovary*. Au XIX^e siècle, l’anatomie a été fortement liée au développement d’un esprit positif, observateur et à l’étude de la structuration invisible de l’organisme. Aussi sera-t-elle souvent associée, métaphoriquement, au roman réaliste, ce qui suscitera la dénégation de Flaubert quand Sainte-Beuve, dans un article sur *Madame Bovary*, lui décernera l’emblème du réalisme : le scalpel⁶⁰. Mais, avant cela, lorsque le romancier lui-même fait de l’anatomie le modèle d’une écriture, il veut insister pour sa part sur la méthode : ce qui ne s’énonce pas est rendu visible par un mode d’exposition qui montre « le dessous et le dessus »⁶¹. La poétique de l’exposition préside à la construction de scènes comme les comices agricoles où les discours se juxtaposent sans commentaire du narrateur, la visite d’Emma à Bournisien, ou les discussions du curé et du pharmacien. Tout cela se passe de commentaire car les positions opposées font un contrepoint ironique, et de surcroît elles coexistent sans arbitrage possible, le rythme égalisateur ouvrant à l’infini la possibilité d’une confrontation.
- 20 La poétique de l’exposition est foncièrement antidialectique, opposée à l’esprit conclusif. Elle est en accord avec le « sens historique » et la conscience qu’aucune vérité ne tient plus, à une époque où la crise des valeurs dévalue définitivement aux yeux de Flaubert la modalité assertive du discours, quel qu’en soit le sujet :

Il y a ainsi une foule de sujets qui m'embêtent également par n'importe quel bout on les prend. (C'est qu'il ne faut pas sans doute prendre une idée par un bout, mais par son milieu). Ainsi Voltaire, le magnétisme, Napoléon, la révolution, le catholicisme, etc., qu'on en dise du bien ou du mal, j'en suis même irrité. La conclusion, la plupart du temps, me semble acte de bêtise. C'est là ce qu'ont de beau les sciences naturelles : elles ne veulent rien prouver. Aussi quelle largeur de faits et quelle immensité pour la pensée ! Il faut traiter les hommes comme des mastodontes et des crocodiles. Est-ce qu'on s'emporte à propos de la corne des uns et de la mâchoire des autres ? Montrez-les, empaillez-les, localisez-les, voilà tout ; mais les *apprécier*, non. Et qui êtes-vous donc vous-mêmes, petits crapauds ?⁶²

- 21 C'est moins le contenu des discours qui est mis en cause qu'une modalité de la parole. La poétique de l'exposition est une réponse à une crise que Flaubert analyse dans sa Correspondance comme une crise de légitimité de la parole et de la vérité, liée à une montée de ce qu'il appelle « l'égalité », l'Opinion, la médiocrité⁶³. Le temps des Voltaire et des Fontenelle n'est plus possible :

Cela nous semble fort enfantin que de déclamer contre les sorciers ou la baguette divinatoire. L'absurde ne nous choque pas du tout ; nous voulons seulement qu'on *l'expose*, et quant à le combattre, pourquoi ne pas combattre son contraire, qui est aussi bête que lui ou tout autant ?⁶⁴

- 22 Le « sens historique » et l'approche naturaliste procurent à Flaubert la conscience de l'infini du temps, au nom de laquelle il tourne en ridicule « la rage de vouloir prouver, l'orgueil de vouloir mesurer l'infini et d'en donner une solution. »⁶⁵ Bien avant de trouver dans l'évolutionnisme spencérien l'écho de son propre scepticisme, Flaubert élabore une forme romanesque sceptique, parce que fondée sur une conscience transformiste qui aborde le réel comme une totalité insaisissable et en perpétuelle transformation dans le regard des hommes. Flaubert pense l'accord de la forme littéraire qu'il veut inventer non plus avec des règles intemporelles, ni avec des révolutions esthétiques *a priori*, mais avec les sciences du vivant parce qu'elles lui ouvrent la perspective d'un infini inconnaissable, qui est au fondement de la poétique de l'exposition.

- 23 Mais l'œuvre littéraire se retourne parfois sur ses propres fondements épistémologiques, car toute pensée est susceptible de verser dans la bêtise et la croyance. Il faut donc faire la critique de la critique, et toujours donner un tour de plus, afin d'être « triple penseur » ! Les sciences naturelles n'échapperont donc pas à l'exposition dans *Bouvard et Pécuchet* qui semble néanmoins éviter d'y soumettre quelques grands auteurs ou textes admirés par Flaubert : Buffon est trop fort, comme Spinoza, pour les deux bonshommes ; Lamarck et Geoffroy Saint-Hilaire sont épargnés⁶⁶. Mais il n'en va pas de même des savoirs biologiques dans *La Tentation de saint Antoine*, sacrilège jusqu'au bout, lorsqu'après les hallucinations religieuses, le saint croit reprendre pied au cours de ce qui est en fait une dernière hallucination : elle transforme les savoirs du vivant en croyances et en symboles, la vie apparaissant sous la forme d'êtres microscopiques munis de cils, formes miniaturisées du Christ solaire et de ses rayons⁶⁷. Flaubert fusionne la théorie de l'hétérogénie de Pouchet qu'il admirait – « Quelle quantité de splendides bougreries il y a dans la nature ! »⁶⁸ – avec d'autres théories – parfois divergentes entre elles – matérialistes, vitalistes, animistes, transformistes. Le manuscrit montre comment Flaubert a condensé les images et les idées du prototype goethéen, du trilobite de Quinet (*La Création*), de la cellule, et de la monère⁶⁹. Retenons ici surtout le retournement critique qu'opère le dénouement sur un savoir biologique qui fonde épistémologiquement la structure de *La Tentation*, la continuité que Flaubert y établit entre les formes culturelles et les formes vivantes, entre les religions, les bêtes fantastiques et les organismes naturels. Il remet en jeu son propre point de vue naturaliste, l'homologie prônée entre les sciences naturelles et la science de l'homme et de ses productions, qui a généré la logique textuelle de l'œuvre.

- 24 Loin d'adopter servilement des savoirs, l'œuvre interroge la place des sciences, des représentations et des modèles de pensée qu'elles fournissent à la culture à moins qu'elle ne mette au jour la part de merveilleux et d'imaginaire qui peut hanter la science, comme c'est souvent le cas au XIX^e siècle lorsqu'il est question de l'origine de la vie, et dont les œuvres peuvent s'emparer. Critique des discours et des représentations du vivant, la *biocritique* pourrait se caractériser par une perspective dynamique adaptée à son objet : ce serait moins

les énoncés, les contenus des discours en eux-mêmes qui seraient au centre de l'attention que la logique et la dynamique générées par leur utilisation dans les textes, les tensions, détournements, retournements, ce qui se pense ou se repense, – non en dehors et avant l'écriture mais dans la mise en relation et en tension d'idées, d'images, de théories, ressaisies par le texte littéraire.

Notes

1 *Bouvard et Pécuchet*, édition établie par Stéphanie Dord-Crouslé, Flammarion, « Garnier-Flammarion », Paris, 1999, p. 147.

2 Lettre à Louise Colet du 4 janvier 1854, *Correspondance* [Corr.], édition établie par Jean Bruneau et Yvan Leclerc (pour le tome V), Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, 1973-2007, II, p. 497.

3 En effet, généralement la critique littéraire est décriée dans la *Correspondance* comme une activité inférieure à l'Art (Corr., I, p. 390 ; Corr., II, p. 354, 371).

4 *Essai sur les fables de La Fontaine*, Joubert, Paris, 1853, p. 196-197.

5 Lettre à Mlle Leroyer de Chantepie du 18 février 1859, Corr., III, p. 16.

6 Sur le transformisme de Geoffroy Saint-Hilaire, voir Goulven Laurent, « Le cheminement d'Étienne Geoffroy Saint-Hilaire (1772-1844) vers un transformisme scientifique », *Revue d'histoire des sciences*, 1977, n° 30-1, p. 43-70.

7 *La Peau de chagrin* [1831], « Le Talisman », *La Comédie humaine*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, X, p. 75.

8 Lettre à Louise Colet du 7-8 juillet 1853, Corr., II, p. 378.

9 Flaubert raconte l'épisode dans sa lettre à Guy de Maupassant du 5 novembre 1877, Corr., V, p. 518.

10 *La Peau de chagrin*, *op. cit.*, p. 75.

11 Sur ce point voir par exemple *Timée* de Platon et la théorie cyclique de la succession des gouvernements politiques de Polybe (*Histoires*, livre VI). Voir aussi Pierre Vidal-Naquet, « Temps des dieux et temps des hommes. Essai sur quelques aspects de l'expérience temporelle chez les Grecs », *Revue de l'histoire des religions*, 1960, n° 157, p. 55-80.

12 Dans une autre lettre similaire, il écrit quelques mois plus tard : « de degré en degré, on peut s'élever ainsi jusqu'à l'Art de l'avenir » (à Louise Colet, 12 octobre 1853).

13 Pour Auguste Comte, défenseur d'une hiérarchie des sciences qui place la sociologie au sommet, la politique pourrait devenir une science régie par des lois régulières, ce qui permettrait de prédire l'avenir.

14 Il y trouve des « Californies de rire » (à Louise Colet, 2 juillet 1853, Corr., II, p. 370).

15 Lettre à Louise Colet du 9 décembre 1852, Corr., II, p. 203.

16 Judith Schlanger, *Les Métaphores de l'organisme*, Vrin, Paris, 1971.

17 *L'Éducation sentimentale*, *Œuvres de jeunesse*, édition établie par Claudine Gothot-Mersch et Guy Sagnes, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, p. 1036.

18 *Ibid.*, p. 1035.

19 Lettre à Louise Colet du 31 mars 1853, Corr., II, p. 295.

20 Lettre à Louise Colet, 7 juillet 1853, *Ibid.*, p. 378.

21 Voir Wartelle Jean-Claude, « La Société d'Anthropologie de Paris de 1859 à 1920 », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines* 1/ 2004 (n° 10), p. 125-171 : « la SAP privilégia la recherche anatomique et physiologique et lui subordonna l'ethnologie culturelle. Elle s'empêtra en outre dans la raciologie. » (p. 125).

22 Lettre à Mlle Leroyer de Chantepie du 18 février 1859 ; Corr., III, p. 16.

23 Paris, Douniol, 1863, p. 66. Les autres penseurs visés sont Taine, Renan, Maury, Robin.

24 « Les positivistes français se vantent : ils ne sont pas positivistes ! Ils tournent au matérialisme bête, au d'Holbach ! Quelle différence entre eux et un Herbert Spencer ! Voilà un homme, celui-là ! De même qu'on était autrefois trop mathématicien, on va devenir trop physiologiste. » (à Edma Roger des Genettes, 12 janvier 1878 ; *Correspondance*, V, p. 347).

25 Lettre à Mlle Leroyer de Chantepie du 18 février 1859, Corr., III, p. 16.

26 Lettre à Louise Colet du 30 septembre 1853, Corr., II, p. 445.

27 Lettre à Louise Colet du 12 octobre 1853, *op. cit.*

28 C'est une formule que Flaubert emploie à propos du style, qui est la manifestation concrète d'une perspective impersonnelle (lettre à Louise Colet du 16 janvier 1852).

29 *Ibid.*

30 *Les Débuts littéraires de Gustave Flaubert*, Colin, Paris, 1962.

31 « Le Philosophe, d'ordinaire, est une espèce d'être bâtard entre le Savant et le Poète, et qui porte envie à l'un et à l'autre. La métaphysique vous met beaucoup d'âcreté dans le sang. – C'est très curieux et très amusant. J'y ai travaillé avec assez d'ardeur pendant deux ans, mais c'est un temps perdu que je regrette. » (Lettre à Louise Colet du 22 septembre 1846, *Corr.*, I, p. 358.

32 Lettre à Louise Colet du 26-27 avril 1853, *Corr.*, I, p. 316.

33 *Un parfum à sentir* [1836], *Œuvres de jeunesse, op. cit.*, p. 112.

34 Voir Gisèle Séginger, « Flaubert, Spencer et le paradigme évolutionniste », *Herbert Spencer en France*, sous la direction de Niklas Bender, revue *Arts et savoirs* [en ligne], n° 4, mai 2014, <http://lisaa.u-pem.fr/arts-et-savoirs/arts-et-savoirs-n-4/>

35 Lettre à Mlle Leroyer de Chantepie du 18 février 1859, *op. cit.*

36 La perspective de Lamarck est plus matérialiste que celle du vitalisme spiritualiste d'un Stahl. Dans *Philosophie zoologique*, il est question d'une « force vitale », interne aux organismes vivants, qui est déterminée par un « ordre des choses » favorable à la vie ou un ordre des choses favorable à la mort : « il existe dans ces corps, pendant leur vie, une lutte perpétuelle entre celles de ces circonstances qui y rendent la force vitale composante, et celles, toujours renaissantes, qui la rendent décomposante. » (Dentu, Paris, 1809, p. 97).

37 *Hétérogénéité*, J. B. Baillière et fils, Paris, 1859, p. 65.

38 *Ibid.* p. 66.

39 *Ibid.*, p. 351.

40 À partir de 1872, la revue fondée par Littré (et Grégoire Wyruboff), *La Philosophie positiviste*, publie plusieurs articles critiques. Voir par exemple celui de J. D. Bell, « Religion et Science. Examen d'Herbert Spencer », *La Philosophie positive*, juillet-décembre 1870, t. VII, p. 345-380.

41 Lettre à Feydeau du 5 août 1860, *Corr.*, III, p. 101.

42 Lettre à Mlle Leroyer de Chantepie, 18 février 1859, *op. cit.*

43 C'est le cas de la lettre qu'il envoie à George Sand après la fin de la Commune de Paris et l'instauration de la Troisième République : « L'ère du Positivisme en politique va commencer ? » (25 juillet 1871, *Corr.*, IV, p. 352).

44 Il signale l'importance de la lecture qu'il a faite des travaux de l'embryologiste Ernest von Baer, auquel il emprunte l'idée centrale dans sa philosophie d'une évolution de l'homogénéité indéfinie à une hétérogénéité cohérente et précise ce qui lui permet de penser l'évolution dans le sens d'une complexification (*Les Premiers Principes*, traduction d'Émile Cazelles, Germer Baillière, Paris, 1871).

45 Sur la particularité de l'approche flaubertienne de Darwin voir l'article de Stéphanie Dord-Crouslé, « Le darwinisme de Flaubert », *L'idée de « race » dans la littérature et les sciences humaines (XVIII^e-XIX^e siècles)*, sous la dir. de Sarga Moussa, « Histoire des Sciences Humaines », L'Harmattan, Paris, p. 283-297.

46 Lettre à Louise Colet du 26 août 1846, *Corr.*, I, p. 315.

47 Étienne Geoffroy Saint-Hilaire est l'un des premiers à utiliser ce terme en son sens moderne (tandis qu'on ne le trouve pas chez Lamarck qui emploie abondamment le mot très goethéen de « métamorphose ») pour expliquer que l'évolution d'un être au cours de sa vie rappelle l'évolution de ses ancêtres au cours des temps géologiques (*Principes de philosophie zoologique*, Pichon et Didier, Paris, 1830, p. 215-216).

48 Lettre du 18 mai 1857, *Corr.*, II, p. 719.

49 Lettre à sa nièce Caroline du 5 octobre 1870, *Corr.*, IV, p. 245.

50 Voir de Pierre Sauvanet, *Le Rythme grec d'Héraclite à Aristote*, PUF, Paris, 1999.

51 Manuscrit conservé à la Bibliothèque nationale de France, N.a.f 23658, f° 135 v°.

52 N.a.fr. 23660, f° 98.

53 N.a.fr. 23658, f° 163 v°.

54 Sur le feu héraclitéen dans *Salammbô* et sa symbolisation dans le temple de Tanit, voir Gisèle Séginger, « *Salammbô*, une mythologie du vivant », *Salammbô, 150 years*, sous la direction de Jacques Neefs, revue *Modern Language Notes*, The Johns Hopkins University Press, vol. 128, septembre 2013, p. 694-712.

55 Lettre à Louise Colet du 27 mars 1853, *Corr.*, II, p. 283.

56 *Corr.*, II, p. 137, 189, 372, 385.

57 Lettre à Louise Colet du 15 juillet 1853, *Corr.*, II, p. 385.

58 Lettre à Louise Colet du 6 avril 1853, *Corr.*, II, p. 298.

59 « [L]a forme dramatique a cela de bon, elle annule l'auteur. – Balzac n'a pas échappé à ce défaut, il est légitimiste, catholique, aristocrate. » (à Louise Colet, 9 décembre 1852, *Corr.*, II, p. 204).

60 *Le Moniteur universel*, 4 mai 1857.

61 Lettre à Louise Colet du 6 avril 1853, *Corr.*, II, p. 298.

62 Lettre à Louise Colet du 31 mars 1853 ; *op. cit.*

63 « Nous sommes tous enfoncés au même niveau dans une médiocrité commune. L'égalité sociale a passé dans l'Esprit » (lettre à Louise Colet, 22 septembre 1853 ; *Corr.*, II, p. 437).

64 Lettre à Louise Colet, 31 mars 1853 ; *op. cit.*

65 Lettre à Louise Colet du 7-8 juillet 1853 ; *Corr.*, II, p. 378.

66 « Par des biographies et des extraits, ils apprirent quelque chose des doctrines de Lamarck et de Geoffroy Saint-Hilaire. / Tout cela contrariait les idées reçues, l'autorité de l'Église. » (*Bouvard et Pécuchet*, édition établie par Stéphanie Dord-Crouslé, Flammarion, coll. « GF », p. 143). Les textes ne sont pas abordés directement et sont ainsi protégés de la déconstruction, et les idées des pères du transformisme créent même un point de vue critique au nom duquel déconstruire le reste des opinions !

67 Sur l'élaboration de ce mythe biologique voir G. Séginger, « Mythe de l'origine et origine du mythe », *Naissance et métamorphose d'un écrivain*, Champion, 2007, p. 374-399.

68 Lettre à Ernest Feydeau du 5 août 1860, *Corr.*, III, p. 100.

69 Sur les sources de ce dénouement et l'hybridation des savoirs, voir Gisèle Séginger, « Fiction et transgression épistémologique : le mythe de l'origine dans *La Tentation de saint Antoine* de Flaubert, *Romanic Review*, Columbia University, 1997, n° 23, p. 132-144.

Pour citer cet article

Référence électronique

Gisèle Séginger, « Éléments pour une *biocritique* », *Flaubert* [En ligne], 13 | 2015, mis en ligne le 06 juin 2015, consulté le 20 avril 2016. URL : <http://flaubert.revues.org/2439>

À propos de l'auteur

Gisèle Séginger

UPEM, LISAA / FMSH – ANR BIOLOGRAPHES

Droits d'auteur



Flaubert est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Résumés

La Correspondance de Flaubert des années 1850 défend l'idée d'une science de l'homme inspirée des sciences naturelles et d'une littérature *exposante* qui pratiquerait une critique scientifique. C'est une logique du vivant qui lui inspire ces réflexions. La formulation qu'il en donne révèle une manipulation des savoirs, des transgressions épistémologiques lorsque les textes condensent des idées empruntées à des épistémèes différentes. La biocritique peut désigner d'abord la critique que défend Flaubert en la légitimant à partir d'une conception de l'historicité du vivant, et, au niveau de notre propre analyse, une approche dynamique du traitement littéraire des savoirs du vivant : ce serait moins les énoncés, les contenus des discours en eux-mêmes qui seraient au centre de l'attention, que la logique et la dynamique générées par leur utilisation dans les textes, les tensions, détournements, retournements - ce qui se pense ou se repense.

Flaubert's letters in the 1850s defend the idea of a Science of Man inspired by the natural sciences and an *expository* Literature that would practice scientific criticism. The logic of the organic living world is what inspires him with these reflections. Flaubert's formulation reveals a manipulation of knowledge and of epistemological transgressions when the texts condense ideas borrowed from different sciences. Biocriticism can designate first of all the criticism defended by Flaubert by legitimizing it with a conception of historicity of the living. Then on the level of our own analysis, a dynamic approach to the literary treatment of the knowledge of living matter: at the center of the attention the focus would not be on the enunciation, the content of speeches in themselves, but rather, on the logic and dynamics generated by their use in the texts, the tensions, diversions, reversions and what is thought or rethought.